



Gigliola Alvisi

# **Trop parfaite !**

Traduit de l'italien par Françoise Liffran

LA JOIE DE LIRE

## CHAPITRE PREMIER

Nous avons tous dans notre histoire un été qui a changé notre vie. C'est mon père qui me l'a dit, un jour que nous étions sur une plage, à bavarder tous les deux. Pour lui, ce fut l'été de ses seize ans, un jour qu'il admirait, le nez en l'air, un spectacle de la patrouille aérienne des *Flèches Tricolores*. Il décida alors de devenir pilote. Et il l'est vraiment devenu.

L'été qui a changé ma vie est celui qui vient de s'achever. Mais, me direz-vous, comment peux-tu en être sûre, à treize ans ? Peut-être que chaque été, pendant les dix prochaines années, tu penseras que celui-ci est vraiment l'été de ta vie. Oui, c'est vrai, mais quand j'aurai fini de tout vous raconter, vous serez d'accord avec moi, j'en suis sûre.

Mon été spécial, donc, commence le 10 juin. Comme pour tous les élèves italiens, c'est le dernier jour d'école, et pour moi celui de ma cinquième. Je

rentre à la maison, contente que les vacances aient enfin commencé, et tout de suite je sens dans l'air quelque chose de bizarre. Maman et papa ont l'air comme d'habitude – ou plutôt comme dans les rares moments où ils sont tous les deux à la maison – mais quelque chose ne tourne pas rond. Ils se regardent sans arrêt et me demandent trop souvent :

– Alors, comment c'était, ce dernier jour d'école ?

Jusqu'au moment où je pose ma fourchette et je leur dis :

– Alors, pour la cinquième fois, je vous le répète : ça s'est très bien passé. Et maintenant, vous voulez me dire ce qu'il y a ?

Papa regarde maman et lui fait un signe d'encouragement. Elle secoue la tête en souriant et elle murmure :

– Dis-lui, toi.

Alors papa passe un bras autour de l'épaule de maman, puis il prend sa respiration et, tandis que ses deux fossettes irrésistibles se creusent sur ses joues, il annonce :

– Lucrezia... maman attend un enfant !

Bien sûr, la première chose qui me vient à l'esprit, et je suis sûr que vous auriez pensé la même chose, c'est : « Mais alors, ils ont fait l'amour ! Maman et papa font l'amour !?! »

Je pensais qu'ils l'avaient fait une seule fois, quand ils m'ont conçue. Ils m'ont l'air trop vieux pour ces trucs-là ! Mais ce n'est pas un commentaire à faire à voix haute et aussitôt je décide qu'il faut que j'enquête au plus vite auprès de mes amies, qu'elles me disent si leurs parents aussi font l'amour.

Je leur demande :

– Vous êtes sûrs que c'est une bonne idée ?

Tous deux écarquillent les yeux, mais c'est papa seul qui répond :

– Bien sûr que c'est une bonne idée, une très bonne idée, même. Tu ne serais pas un peu jalouse de cet enfant qui sera là bientôt ?

Les parents ne comprennent jamais du premier coup, – vous le savez bien, vous aussi, n'est-ce pas ? – il faut toujours qu'on leur explique les choses en détail, plusieurs fois.

Alors, je précise :

– Je ne disais pas ça pour moi, mais pour maman. Je ne la vois vraiment pas avec des biberons et des couches.

– Qu'est-ce que tu veux dire, ma chérie ? Je t'ai pouponnée toi aussi, tu sais ? attaque Maman-Perfide.

Inutile de lui rappeler que c'est Emma, ma nounou, qui s'est occupée de moi, ni de lui expliquer que, d'après moi, tous les dix ans une nouvelle génération remplace la précédente et que, toujours d'après moi, la nouvelle est beaucoup plus maligne. C'est pourquoi le petit monstre qui s'annonce sera parfaitement capable de démolir l'ordre parfait de notre maison absolument parfaite.

– Maman sait si bien organiser les choses que cette grossesse et l'arrivée de ce nouvel enfant seront sans problèmes, simples comme une promenade, n'est-ce pas, mon amour ? dit papa.

Il sourit, confiant. Elle sourit, déterminée. Je souris et c'est tout. Et puis je pense que, peut-être, ils s'attendent à un peu plus d'enthousiasme de la part de leur désormais ex-fille unique :

– Whaou ! Vraiment c'est une super bonne nouvelle ! Je suis tellement heureuse d'avoir un petit frère... ou une petite sœur... ou des jumeaux.

Il m'arrive d'être cruelle, je sais. En effet je vois que cette éventualité fait pâlir maman. Un instant, à peine.

– Nous savons déjà qu'il n'y en a qu'un. Nous avons fait la première échographie, m'explique-t-elle d'un air satisfait.

L'œil réprobateur de mon père la convainc de me donner un peu plus d'explications :

– On aurait pu t'emmener voir le bébé, mais... on voulait être sûrs que tout allait bien avant de t'annoncer la nouvelle. Il y aura beaucoup d'autres échographies auxquelles tu pourras assister.

– Et quand il naîtra, cet enfant ?

– La date prévue est le 6 janvier, dit papa en riant.

Le Couple-Parfait a fait l'amour neuf mois avant le six janvier !

Faire naître un enfant le jour où on tire les rois, quelle idée !

## CHAPITRE DEUX

Je passe l'après-midi à téléphoner à mes amies pour leur annoncer la nouvelle. Les commentaires se bousculent. Ce qui est sûr, c'est qu'elles non plus ne croient pas trop que les parents, à leur âge, puissent encore faire l'amour.

*Isa m'a écrit : C k ton père é trobo ! Je feré lamour avec mm kan je seré vieil.*

Isa, vous l'avez compris, est dingue de mon père.

Bon, en fait, elle n'est pas la seule. Depuis que, l'an dernier, mes amies l'ont vu en maillot de bain à la piscine, elles l'ont élu le papa le plus sexy de la classe.

Ça doit être parce qu'il fait un mètre quatre-vingt-sept, qu'il n'a pas un pouce de gras et un ventre en tablettes de chocolat. Non, ce n'est pas un obsédé des salles de gym, mais pour son travail il faut qu'il reste en forme. Il est pilote dans l'armée de l'air et

depuis qu'il travaille pour l'OTAN, il part souvent en mission à travers le monde.

Allez, ne faites pas cette tête ! Ce n'est pas un pilote qui tire sur les gens. Il s'occupe de la mise au point des itinéraires de vol des alliés. Il m'a expliqué qu'avec quelques collègues des autres armées de l'OTAN, il décide quels seront les couloirs aériens à emprunter, sinon ces gros bêtas s'écrabouilleraient les uns contre les autres. Une fois, il a même dû créer une piste d'atterrissage dans le désert, à partir de rien, en inventant un moyen de signaler aux pilotes où ils pourraient se poser au milieu de tout ce sable.

Il dit toujours que s'il grossit il n'entrera plus dans son uniforme et que ça l'oblige donc à garder la forme. Ah, j'oubliais ! Deux yeux verts et ténébreux brillent au milieu de son visage toujours bronzé, même en hiver. Il dit que c'est tout le soleil qu'il a pris dans les Pouilles, quand il était enfant, qui lui a donné ce teint hâlé.

Donc je suis d'accord avec mes amies : c'est le papa le plus sexy de la classe.

Maman, elle aussi, s'en tire plutôt bien. Un mètre soixante-quinze, mince, des cheveux blonds éclaircis par des mèches, mais raides, bien raides jusqu'au milieu du dos, des yeux bleu marine et une peau très claire. Elle dit que le soleil n'est plus *tendance* et donc elle reste blanche toute l'année. Papa m'a dit un jour que la mode n'a rien à y voir, qu'en réalité, si elle se met au soleil, il lui vient un horrible érythème sur le cou et le visage. Mais comme maman travaille pour une agence de mannequins, ici à Milan, et qu'elle-même, avant ma naissance, était mannequin, elle a toujours le mot *tendance* à la bouche. Non, pas comme vous imaginez, exactement le contraire. Bon, je vous explique. Elle déteste tout ce qui est *tendance* et elle répète au moins deux cents fois par jour que la mode est une chose et que l'élégance en est une autre. Les deux cents fois, c'est pour répondre à mes demandes d'un quelconque vêtement *tendance*, un de ces trucs que toutes les filles de treize ans voudraient porter.

Mais elle est inflexible :

– Avec un jean et un tee-shirt blanc, tu as tout ce qu'il faut.

Et comme ça je me retrouve avec des jeans slim, larges, bermudas ou corsaires et des tee-shirts, des chemisiers, des débardeurs blancs. L'hiver, elle me permet quelques sweat-shirts gris ou bleus et j'ai même réussi à avoir un pull violet avec un col en V. Pensez qu'il y a dix jours j'avais l'anniversaire de Patti, et je l'ai priée sur tous les tons de m'acheter quelque chose qui irait bien pour une fête où il y aurait des garçons et où on danserait. A la fin, avec bien sûr un air dégoûté, elle m'a apporté à la maison un tee-shirt blanc – vous ne l'auriez pas cru, hein ? – mais avec plein de chaînettes dorées comme si c'était un collier, et le mot *cool* imprimé sur le devant.

Le plus drôle c'est que mes amies, qui savent que ma mère travaille avec des mannequins et des stylistes, m'envient mes jeans et mes tee-shirts blancs et sont, elles, obligées de porter tous ces trucs à la mode que leur mère « complètement nulle » – c'est elles qui le disent, pas moi – leur achète. Vous voyez ? Ces trucs magnifiques, ceux qui font rire tout le monde si tu les remets l'année d'après, parce qu'ils ne sont plus *tendance*.

Par exemple, elle affirme que le top de l'élégance, c'est la petite robe noire moulante. Et donc son armoire (en plus des jeans et des chemisiers blancs) est pleine de ces petites robes noires tristounettes de différentes longueurs avec des manches courtes, sans manches, à manches longues, à encolure ronde, en V et autres variantes minimales de ce genre qu'elle agrémente de colliers de couleurs vives. Elle ramasse ses cheveux en un chignon qu'elle maintient avec une grosse épingle (elle en a de toutes sortes : en bois, en corne, avec du strass, des perles anciennes, modernes, etc.) et la voilà parfaite. Et, soit dit entre nous, elle est vraiment au top. Elle est très belle. Mais jamais je ne le lui dirais.

Ce n'est pas facile, vous savez, de vivre avec une Maman-Parfaite, toujours impeccable et jolie qui, quand elle va voir les professeurs, les fascine tous, et après ils me disent « Tu as une mère si élégante ! » ; devant laquelle les autres mères se sentent moches, et ceux de ma classe – les garçons, je veux dire – prennent un air baveux et hébété ; une mère qui, quand elle sort avec mon père, forme avec lui le Couple-Parfait, et

avec mon père et moi, la Famille-Parfaite ; une mère qui discute tranquillement au téléphone en anglais, qui fait toujours trois choses en même temps et n'en rate pas une seule. Essayez donc pendant quelques jours, après on en reparlera.

Maman est, vous savez, une de ces femmes qui affirment que si on ne met pas la maison en désordre, il n'y a pas besoin de la ranger (ah bon ?), que si on ne salit pas, pas besoin de nettoyer (ah bon ?), que si on fait les courses intelligemment, pas besoin d'aller le dimanche matin quémander un peu de lait chez la voisine (ah bon ?). Donc, vous l'aurez compris, notre maison est propre, parfaitement rangée et le frigo est toujours plein. Parfois papa et moi on fait un petit jeu : on attend qu'elle soit installée devant son ordinateur pour écrire des e-mails de travail en anglais puis, quand on voit qu'elle est bien concentrée, on va dans la cuisine et je plonge la tête dans les tiroirs et les placards pour voir ce qu'il y a tout au fond. Je dis à papa :

– Maïzena !

Ou encore :

– Petite passoire à œuf !

Et lui, d'une voix douce :

– Carola, s'il te plaît, tu sais où est la Maïzena ?

Et elle :

– Dans le petit placard, à droite, tout au fond.

Ou encore :

– Carola, tu sais où est passée la passoire à œuf ?

Et elle :

– Marco, regarde dans le deuxième tiroir, celui du bas, elle est au fond à droite.

Vous comprenez, elle est faite comme ça. Pour tout vous dire, ni papa ni moi ne savons à quoi ça sert, la Maïzena.

Une précision : c'est très rare que papa et maman soient en même temps à la maison. Papa, comme je vous l'ai dit, est souvent à Bruxelles ou en mission dans des endroits aux noms imprononçables, et maman est toute la journée à l'agence. Quand on est en période de défilés je ne la vois plus du tout. Quand ils ne sont pas là, je suis avec Emma, ma nounou. C'est une dame sympa, à la peau douce et fripée. Elle me prépare des petits plats géniaux



qui dégoulinent de graisse et de calories (est-ce que je vous ai dit que ma mère est une obsédée de la nourriture saine ?) et on a toutes les deux de longues conversations. Si elle doit aussi rester dormir à la maison, on regarde ensemble la télévision en vidant une barquette de glace. Son mari est mort il y a très longtemps et elle dit que je suis sa famille préférée. Ça me plaît, d'être la famille de quelqu'un. C'est rassurant, vous ne trouvez pas ?

Et maintenant vous vous demandez certainement : et toi, t'es comment ?

Eh bien, je suis comme ma maman. Format mini, pour le moment. Mais moi je me fais bronzer et j'ai des taches de rousseur sur le nez – qui, bien évidemment, est moins fin que le sien – et j'ai des fossettes sur les joues, comme mon père. Je fais tout ce que je peux pour faire friser mes cheveux d'une raideur exaspérante. Et puis, écoutez ça : une fois je me suis mis du vernis violet. Bien sûr Maman-Parfaite l'a aussitôt confisqué au cri de :

– Tu ne veux tout de même pas devenir une Barbie ?

Chaque fois que j'essaye de ressembler à une fille normale de mon âge, elle me dit :

– Oh mon Dieu ! Tu es en train de devenir une Barbie !

Et le plus drôle, c'est que je n'ai aucune intention de ressembler à Barbie ! Pas question d'être mièvre, frivole, toute bouclée et de ne penser qu'à ce Ken.

Quand nous sortons ensemble, tout le monde dit :

– On dirait deux sœurs !

Mais il est clair pour tout le monde que je suis beaucoup moins Parfaite qu'elle.

## CHAPITRE TROIS

Quelques jours plus tard, je suis dans ma chambre devant l'ordi quand ma mère entre et me tend une espèce de photo. Nébuleuse, incompréhensible. Je lui demande :

– Qu'est-ce que c'est ?

– C'est toi, à huit semaines. C'est ta première échographie. Regarde, te voilà ! On dirait un haricot avec deux petites mains et deux petits pieds.

– Whaou ! Ce haricot, c'est moi ? Pas croyable !

C'est trop marrant. Puis maman me donne une autre photo complètement floue :

– Et ça, c'est le bébé qui arrive bientôt.

D'un doigt, je suis le contour du petit haricot qui deviendra mon frère, ou ma sœur. Je compare les deux échographies, mais elles m'ont l'air identique.

– Elles sont pareilles !

– Eh oui ! Je dirais que pour le moment, vous vous ressemblez. Elle rit.

Je réponds :

– Dommage !

Ça m'a échappé.

– Et pourquoi ? J'aimerais qu'il soit mignon comme toi. Mais, s'il était juste un peu moins beau, on le garderait, n'est-ce pas ?

Comme d'habitude, elle n'a rien compris. Je ne pensais pas à la beauté. Je veux un frère ou une sœur qui ne ressemble pas – même pas un peu – à ce bébé que j'étais, quand je restais bien gentille et bien tranquille dans mon coin à jouer avec un petit canard en plastique, quand je dormais toute la nuit et je mangeais n'importe quelle saleté macrobiotique qu'on me fourrait dans le bec. Je veux que ce soit une vraie peste, un super petit monstre, capable de gribouiller sur les murs immaculés de cette maison, de vomir sur le parquet, de jeter le maquillage de Maman-Parfaite dans les toilettes. Une petite vengeance innocente pour tous les tee-shirts rose fluo, les shorts militaires, les Converse aux couleurs flashy que j'aurais voulu

avoir et que je n'ai jamais eues. Ah oui ! Et aussi pour le vernis à ongles violet, bleu ou vert nacré...

J'entends un gémissement. Je regarde maman et je la vois recroquevillée par terre, qui se tient le ventre. Elle a les yeux fermés et elle serre les dents. Je me jette par terre, auprès d'elle.

– Maman, maman, qu'est-ce qu'il y a ?

– Appelle papa... dis-lui... qu'il rentre tout de suite à la maison... tout de suite.

– Mais qu'est-ce que tu as ? Maman, réponds !

– Mal au ventre... appelle papa.

Je cours prendre le portable. Il est où ? Dans la cuisine ? Dans la salle de bains ? Oui, il est là. J'appuie sur le trois, l'appel rapide de papa. Il ne répond pas. Rien à faire, il ne répond pas. Papa !

– Allô, Princesse ! Comment se fait-il que tu dépenses tes sous pour m'appeler, au lieu de me faire ta sonnerie habituelle ?

– Papa, viens vite à la maison, dépêche-toi, maman est par terre !

– Lucrezia, reprends ton souffle et arrête de pleurer. Dis-moi calmement ce qu'il s'est passé.

Le ton de papa m'oblige à réfléchir.

– On était en train de discuter dans ma chambre.

Et puis, tout à coup, je l'ai vue par terre qui se tenait le ventre. Elle m'a demandé de t'appeler tout de suite.

– Apporte-lui le téléphone et ne t'inquiète pas.

Je me précipite dans ma chambre. Maman est encore couchée sur le sol, mais maintenant elle est sur le côté, les jambes serrées contre sa poitrine et... oh mon Dieu, son jean est taché de rouge !

– Papa, il y a du sang sur son jean ! Je t'en supplie, viens vite !

– Passe-la-moi.

Je passe le portable à maman. Elle murmure à peine :

– Le bébé... viens tout de suite.

Je reprends le portable.

– Papa, où tu es ?

– Ne pleure pas, Princesse. Regarde l'heure : dans cinq minutes exactement je serai là. Reste calme et occupe-toi de maman.

Je promets et je sèche mes larmes. Maintenant que papa arrive, je sais que tout va bien se passer.

Il a l'habitude de piloter des avions de chasse, ce ne sont pas quelques encombrements qui l'arrêteront. Je m'agenouille auprès de maman et je lui caresse la tête.

— Maman, comment tu te sens ?

Elle ouvre les yeux et fait une petite grimace, une espèce de sourire.

– Très mal au ventre. Ça arrive quelquefois pendant la grossesse. C'est normal.

Je ne sais pas pourquoi, mais je ne la crois pas.

Elle reprend son souffle :

– Tu veux bien m'aider ?

Je fais signe que oui, sans un mot.

– Prends mon sac de gym, mets dedans mes affaires comme si je devais aller dormir un jour ou deux chez des amis. S'il te plaît, dépêche-toi avant que papa arrive !

Je cours dans sa chambre en parlant toute seule pour me donner du courage :

– Sac de gym. Le voilà. Et maintenant une chemise de nuit, deux slips, un soutien-gorge et puis... Je vais dans la salle de bains : brosse à dents, dentifrice, crème, parfum ? Non, plutôt un peigne.

Je lui prends aussi l'élastique dont elle se sert la nuit pour attacher ses cheveux. Tout y est, il me semble. Non, il faut aussi une serviette, petite.

Je ferme le sac et je me précipite à nouveau dans la chambre.

– Merci.

– Tu veux que je te dise ce que j'ai pris ?

– Non, ce que tu as décidé ira bien. Va aussi chercher mon sac dans l'entrée, sinon, on va l'oublier.

Pendant que je cherche le sac, la porte s'ouvre. C'est papa qui entre.

– Où est-elle ?

Mais déjà il court vers la chambre.

– Oh mon Dieu ! Lucrezia, va vite chercher une serviette, une grande !

J'y vais et quand je reviens de la salle de bains, il l'a déjà prise dans ses bras, il l'emporte vers l'entrée. J'attrape le sac que j'ai préparé, je vérifie que j'ai mis aussi dedans le sac à main de maman, et je les suis.

– Ferme la maison ! m'ordonne papa, qui descend déjà l'escalier.

Je tourne la clé dans la serrure et je cours derrière

lui. Maintenant qu'il est là, je suis certaine que tout va bien se passer.

Un instant plus tard, on est devant la voiture.

– Etends la serviette sur la banquette arrière, me dit papa. Puis il me fait asseoir à ma place habituelle et il installe maman, la tête sur mes jambes.

– Vous êtes prêtes pour une course d'enfer ? dit-il en souriant. Il nous embrasse et prend le volant.

Il accroche sa ceinture. Je sens qu'il me transmet une grande énergie, comme un courant chaud qui me rassure. C'est comme ça que je me l'imagine quand il se met aux commandes d'un avion de chasse.

Maman me prend la main.

– N'aie pas peur, Lucrezia, c'est le nouveau bébé qui fait le polisson.

Ma gorge se noue à nouveau et je ne peux m'empêcher de pleurer.

Je sèche mes larmes avec ma main libre en espérant que maman n'a rien vu. Si cet enfant fait le polisson et si maman se sent mal, c'est entièrement de ma faute ! C'est moi qui ai souhaité que ce soit une vraie peste !

Papa, pendant ce temps, est au téléphone.

– Le docteur Righi, s’il vous plaît, c’est urgent !...  
Docteur, je suis le mari de Carola Rizzi. Ma femme a eu une petite hémorragie et elle a de fortes douleurs au ventre. Nous sommes en train de venir à l’hôpital. Vous pouvez faire en sorte qu’on ne nous bloque pas aux Urgences ? Merci, dans cinq minutes nous sommes là.

Puis il y a un grand méli-mélo d’embouteillage et de coups de klaxon.

La barrière de l’hôpital qui – je croyais – ne se lève que pour les ambulances, se dresse comme par magie et nous sommes déjà devant les Urgences. Papa descend de la voiture, prend maman dans ses bras et la porte à l’intérieur. Moi, je suis derrière avec son sac. Une infirmière fait étendre maman sur une civière, puis un docteur s’approche. Il a une tête sympa.

– Voici notre pilote ! Pour arriver ici en cinq minutes, il a sûrement pris l’avion !

– Bonjour docteur. En effet, aujourd’hui j’ai risqué le retrait de permis pour excès de vitesse !

– Et notre Carola, comment va-t-elle ?  
Maman secoue la tête et ne répond pas.

– Courage, on monte à l’étage !  
Puis il s’aperçoit de ma présence et me sourit :  
– Bonjour, mademoiselle. Tu es la fille de ces deux beaux personnages, n’est-ce pas ? Je ne savais pas que ce jour-là j’avais mis au monde une aussi jolie petite fille !

Je souris, gênée. Ça fait un drôle d’effet de connaître le docteur qui t’a fait naître. Papa annonce qu’il va garer la voiture et qu’il nous rejoindra en haut. Je ne sais pas quoi faire, alors je prends la main de maman et on part comme ça vers l’ascenseur. Maman couchée, moi qui lui tiens la main, l’infirmière qui pousse le lit à roulettes, le docteur qui nous escorte.

Seulement maintenant je me rends compte que maman et moi, on est sorties en pantoufles de la maison, alors je souris parce qu’il faut que je me rappelle de montrer ça à papa. Je crois que c’est la première fois que maman sort de chez elle sans avoir aux pieds une paire de ses magnifiques chaussures.

Je ne me souviens pas être allée dans un hôpital, à part quand je suis née – logique – et ça ne me plaît pas du tout. Il y a une odeur bizarre et tout est

trop jaunâtre, un jaune pâle un peu gris. L'ascenseur s'ouvre, on entre, il se referme, on sort, on suit un long couloir, puis le docteur fait entrer maman dans une pièce.

– Mademoiselle, peux-tu rester un moment dehors et attendre ton papa ? dit le docteur. Mais ce n'est pas une question, c'est un ordre.

Je m'assieds sur une chaise vert d'eau et j'attends en serrant dans mes bras le sac de maman. Je regarde ce qui se passe dans le couloir : il n'y a que des femmes avec des ventres énormes, et quand je dis énormes, je veux dire vraiment énormes. Je ne crois pas que celui de maman puisse devenir comme ça. Peut-être que ces femmes sont ici à l'hôpital précisément parce qu'elles ont des ventres trop gros. Ce doit être une espèce de maladie de la grossesse. Ou alors elles attendent toutes des jumeaux. Ou des triplés.

Puis papa arrive et tous les ventres se tournent vers lui.

– Ma princesse ! Où est passée maman ?

Je lui indique la pièce. Il frappe à la porte et glisse la tête à l'intérieur :

– Lucrezia peut entrer aussi ?

J'entends la voix du docteur :

– Voyons d'abord la situation. Après, peut-être.

Papa me fait sa grimace « *Sorry!* », qui me fait toujours rire, puis il se penche vers moi et me dit que je pourrai entrer dans un moment. Il me claque un gros baiser sur la joue et me laisse agrippée au sac à main. Il entre et je reste seule.

Je ne suis quand même pas idiote, j'ai très bien compris que je pourrai entrer seulement si ça va bien, et donc ça veut dire que ça pourrait aussi aller mal. Mais quoi ? C'est maman qui va mal ou c'est l'enfant ? Je ne crois pas qu'il soit normal qu'une femme qui attend un enfant se retrouve par terre avec des douleurs terribles et son jean taché de sang. Du moins pas une Femme-Parfaite comme maman. Pendant que je suis là et que je pense à toutes les choses horribles qui pourraient arriver à une maman et à l'enfant qu'elle a dans le ventre, je réalise soudain que j'ai laissé mon portable à la maison. Mince ! Je ne peux même pas avertir Isa, Patti, Giò et les autres. Et j'ai même laissé l'ordi allumé !

Puis la porte s'ouvre et papa me sourit. Il me lance un clin d'œil et, de la tête, il me fait signe d'entrer. Il y a un bruit, on dirait un cheval au galop. Je pénètre dans la pièce plongée dans l'ombre. Maman est allongée sur un lit d'examen et a le ventre à l'air. Le docteur est assis à côté d'elle et lui passe un truc dessus. Un grand écran est allumé et je reconnais tout de suite le petit haricot, qui est mon frère. Ou ma sœur. Au milieu du haricot, il y a une lumière qui clignote. Je m'approche et je pointe le doigt dessus :

– C'est quoi, cette lumière ?

– Le cœur de l'enfant, m'explique le docteur. Et le bruit que tu entends, ce sont les battements de ce petit cœur minuscule.

Je ravale ma salive. Je regarde maman, qui sourit, puis papa, qui sourit lui aussi, avec ses fossettes qui sont comme les miennes.

– Alors tout va bien ? je demande.

– Oui, maman va bien et le petit aussi, dit papa.

– Mais ta maman devra rester dans son lit, ici à l'hôpital, le temps que l'enfant redevienne bien calme

et qu'il se résigne à rester enfermé dans ce ventre pendant encore six mois, dit le docteur.

– Combien de temps je devrai rester ici, docteur ? demande maman.

– Autant qu'il sera nécessaire. Je dirais au moins un mois, répond-il.

Maman cache son visage dans ses mains.

Mince ! J'avais espéré une peste, un vrai petit monstre, mais pas tout de suite ! Seulement quand il serait né.